

Basile Panurgias

LE DOUTE

roman



Robert Laffont

À la mémoire de Johanna Ekström (1970-2022)

C'est un beau moment, que celui où se met en mouvement un assaut contre l'ordre du monde. Dans son commencement presque imperceptible, on sait déjà que, très bientôt, et quoi qu'il arrive, rien ne sera plus pareil à ce qui a été.

Guy Debord

1.

Doutes

«Je préfère qu'on s'installe à l'intérieur, si ça ne t'embête pas. Des journalistes suédois me cherchent à travers tout Paris.»

Il fait beau pourtant sur la minuscule terrasse de la Caféothèque, les rayons du soleil jouent avec le feuillage des platanes du quai de l'Hôtel-de-Ville. En face, l'île Saint-Louis, où nous habitons Jean-Claude et moi, à cinquante mètres l'un de l'autre. C'est un cocon ici, un peu en marge de l'agitation citadine. Normalement, tu habites rue du Cherche-Midi, mais il n'y a plus de normalité dans ta vie depuis quelques jours. On ne peut pas vraiment dire non plus que tu as quitté ton domicile, puisque l'appartement de la rue du Cherche-Midi ne t'appartenait pas, même si tu scotchais ton nom sur les mots «Académie suédoise» de l'interphone durant tes longs séjours parisiens. Mais dès que tu as eu

vent d'une enquête de journalistes, un couple d'amis t'a accueilli de ce côté de la Seine.

Je sais que tu me caches des choses, et je l'attribue au mystère que tu aimes cultiver. Dans le fond, je ne suis pas inquiet pour toi, le manque de logique et de cohérence de la plupart de mes amis ne les a jamais empêchés de retomber sur leurs pieds; comme toi, je vis dans un pays scandinave à mi-temps et je constate que l'ordre ne mène pas toujours à la félicité. La mienne, je la puise dans les histoires que l'on me raconte, le charbon de mes livres, donc je t'écoute d'une oreille alerte.

«Tu sais, les femmes suédoises, elles sont doubles. Parfois elles ont des perversions que j'aime beaucoup, et parfois elles ont vraiment un truc contre les hommes...» Tu portes la tasse de Chitul Tirol à tes lèvres, dans un long silence, peut-être pour m'encourager à parler d'un autre sujet.

Il s'agit donc de ta vie amoureuse. Comme toute semi-célébrité, tu dois faire attention à chacun de tes actes car, dans ce domaine, les réseaux sociaux n'épargnent que les invisibles ou les grandes stars qui savent rendre les coups. Quelques mois avant cet automne 2017, une femme qui témoignait contre un agresseur sexuel était encore naturellement soupçonnée de le faire avec une arrière-pensée, souvent vénale, ou dans un fantasme de célébrité victimaire. Mais le monde change à toute vitesse.

À voix basse, tu racontes tes inquiétudes. La bombe Harvey Weinstein a explosé, une bombe à

fragmentation qui ne laisse aucun pays, aucun milieu artistique, à l'abri. Et tel que tu me le racontes, calmement, tu es en passe de devenir l'exemple suédois. Comme pour Weinstein, un faisceau de rumeurs cumulées sur plusieurs décennies semble tout à coup révéler que ton amour des femmes cache des pulsions prédatrices. Tu es désormais la cible idéale, le Raspoutine du royaume de Suède corrompu où le roi Carl XVI Gustaf a lui-même eu l'oreille tirée pour des relations extraconjugales, dix ans plus tôt. Autant dire il y a un siècle, tant les relations hommes-femmes ont été questionnées depuis.

«Tu me connais quand même assez pour savoir que je suis doux. Jamais je ne ferais de mal à une femme.»

J'opine de la tête. Mais comme un nouveau silence s'installe, je te demande : «De quoi s'agit-il, précisément?»

Tu me parles de cette femme qui a fait courir le bruit que tu aurais essayé de la violer. Par vengeance. «En plus, elle aime les femmes. Et puis, même si... jamais je n'aurais voulu d'elle.» Ces phrases, on les accepte encore à cette époque. Je suis rassuré, tu es victime de la chasse aux sorcières. Oui, la victime, c'est toi. Je te dissocie complètement des psychopathes du sexe, comme Harvey Weinstein, dont un assistant piquait la verge au Viagra liquide avant chaque battue, et de Dominique Strauss-Kahn, un spécimen à part, lui

aussi. C'est ce que je me dis alors. Instinctivement, bien sûr. À tort peut-être. Mais bon, je ne suis certainement pas devant un prédateur de leur calibre en ce bel après-midi d'automne. Comme dans la BD Tintin, mon petit Milou diabolique me souffle à l'oreille : «Qu'en sais-tu, Basile...?» Je l'efface aussitôt de mon esprit, l'amitié est inconditionnelle pour moi.

«Oui, Jean-Claude. On est dans une époque de malades quand même...

— Les Suédois... regarde avec Assange. Tu sais pourquoi ils l'ont accusé?»

Je le sais. Oubli de capote. Un truc de fou. Comme toute personne sensée, je devine la pression américaine pour faire condamner le lanceur d'alerte. Les deux filles qui ont partagé son lit se sont récusées. Le cauchemar. Ça valait peut-être quelques semaines à l'ombre, pour la forme, et encore.

«Tu sais que les Suédois, ils détestent Assange.»

Je suis surpris mais, étant marié à une Danoise, je ne peux qu'être complice quand il s'agit de chambrer les Suédois. Aux yeux des Français, les Scandinaves forment un tout assez homogène, mais le féminisme est réputé bien plus militant en Suède que chez ses voisins. Les Danois se moquent souvent des «excès» d'outre-Øresund : les crèches où on emploie le genre neutre *Hen* pour désigner les enfants afin de les «dégenrer», l'accusation de viol *a priori* en l'absence de consentement explicite avant tout acte sexuel... Ces histoires m'amusement

sans jamais m'affecter, moi qui suis loin de mon île, dans cette « oasis de solitude au milieu de Paris, que le fleuve, en l'entourage de ses deux bras, semble défendre contre les empiétements de la civilisation », comme l'écrit si bien Théophile Gautier.

Tu as donc mon attention amicale, c'est probablement pour cette raison que tu m'appelles de plus en plus souvent ces derniers temps.

Afin de rendre cette conversation plus neutre, nous échangeons quelques phrases sur le café, le vin, le plat du jour du restaurant où nous comptons prolonger ce moment de fraternité.

Oui, je choisis de te soutenir contre des rumeurs malveillantes et infondées. J'ignore que tu as déjà été mis en cause à la fin des années 1990, quand un quotidien suédois t'avait accusé quasi nommément d'agression sexuelle. Tout était rentré rapidement dans l'ordre. Mais tu avais dû gérer ce stress, et surtout tu avais mis au point ta défense dès lors. Depuis, tu anticipes les attaques et sais être persuasif, ajuster ton masque de bon garçon. Toi qui as voulu être reconnu comme un artiste, tu es l'acteur de ta vie rêvée, et ton plus grand talent est d'avoir convaincu l'opinion que Jean-Claude Arnault est un homme à l'écoute des femmes, lesquelles sont parfois ingrates – moi, en tout cas, tu m'en as convaincu.

2.

Drague

C'était avant toi, Jean-Claude. Avant J.-C., suis-je tenté d'écrire. Avant que l'on soit jugés, scrutés, toisés, encensés, admirés, rejetés pour des actes que l'on commettait depuis des millénaires. Draguer. Le mot a varié dans l'histoire, mais l'acte qu'il décrit est très singulier, quand on y pense.

Tout garçon « normal » était initié, avant d'atteindre l'âge adulte, à sa part animale qui consistait à trouver la femelle avec laquelle procréer. On disait que c'était dans nos gènes, et personne ne le contestait. Évidemment, en matière de féminisme, l'homme occidental se sentait bien supérieur aux couples arrangés du tiers-monde, forme rétrograde de l'amour qui allait de pair avec une aliénation volontaire.

Pourtant, pendant les vacances scolaires, quand j'allais en vacances chez mes amis du lycée Henri-IV, je savais qu'ils étaient tous issus de

longues lignées françaises, tous bourgeois, tous propriétaires de belles demeures familiales où l'on ne prônait guère la diversité. Je comprends très bien que l'on emploie aujourd'hui à leur sujet la litote aux sonorités mafieuses de «*familia grande*», j'accepte tout à fait la réalité de cette endogamie, d'autant plus que j'en ai été le témoin, à la lisière.

Dans *Gare Saint-Lazare*, Betty Duhamel, fille d'un écrivain célèbre des années 1950, raconte sa liaison avec le futur romancier Patrick Modiano, qui lui est présenté en toute confiance par leur mère respective. Les deux jeunes gens acceptent l'entremise maternelle comme un moyen de rencontre. Leur complicité est immédiate car ils parlent «la même langue». Et leur terrain de jeu se limite exclusivement à la rive gauche parisienne, le jardin du Luxembourg et le 15, quai de Conti, où habitent les Modiano.

À l'époque, pour les petits gars comme moi qui refusaient l'aide de parents entremetteurs, il restait la vraie démocratie, celle de la drague de rue, sans a priori, sans bagage social ni culturel. La tchatte était notre blason unique, elle seule permettait d'accrocher un regard, d'offrir un café et parfois de se lancer dans un début d'histoire.

Quand j'emploie le mot «rue», c'est bien sûr la rue recomposée, les discothèques, les terrasses de cafés, et même les transports en commun.

Mais ma vraie «rue» de la drague, c'est celle des îles grecques. Au cœur de l'été, en début de soirée, on s'y met, pas trop tard pour éviter la concurrence,

pas trop tôt non plus pour éviter que la lumière éclatante du Sud ne révèle trop clairement ses intentions. Dans une rue tout en rondeurs sensuelles de l'île de Mykonos, dans les villages plus minéraux d'Hydra ou de Simi, ou sur une place de la *chora* de Patmos, la drague de vacances était une initiation essentielle pour le jeune homme sans tuteur que j'étais, et personne ne pensait à me surveiller.

Les îles me réconfortent dans leurs limites, elles me protègent et m'aident même à me concentrer quand j'écris. D'ailleurs je tape ce texte sur l'île du Zélande, au Danemark, où je me suis installé. En Grèce, tous les cinq, six ans, je change d'île de vacances, car, revers de la médaille, l'insularité peut s'avérer dangereuse pour ceux qui se frottent aux îliens. Parlant grec et n'hésitant pas à dire ce que je pense, je me fais facilement des ennemis.

De quinze à dix-neuf ans, je passais toujours au moins un mois d'été à Mykonos. Je débarquais seul et me créais un royaume qui s'effondrait à mon départ, comme les festivaliers du Burning Man dans le désert du Nevada créent une ville *ex nihilo* pour faire tout disparaître à la fin de l'événement. Le thème de mon festival à moi, c'était l'insouciance.

Un élément essentiel du séjour, bien sûr, était ces amours de vacances, qui s'évaporaient parfois quand les numéros de téléphone griffonnés dans la complicité du beau moment unique partagé

s'égaraiement au petit matin. À l'époque, pas d'amours de vacances à préserver à coups de SMS et de *smileys* afin de réchauffer la relation à feu doux. Il fallait produire un effort, aller vers l'autre, avoir la connaissance des langues étrangères : armés de ces quelques atouts, rien ne nous retenait d'aborder une fille inconnue.

L'insularité facilite aussi la prédation – il s'agit bien de cela –, car le terrain est bien délimité dans l'espace et le temps du séjour. Un peu comme les forêts de chasse réduites artificiellement pour contenir la fuite du gibier. À la fin des années 1980, Mykonos comporte un autre avantage : c'est un haut lieu de la culture gay masculine, ce qui signifie moins d'hétéros pour beaucoup de filles. Je l'écris de manière comptable et un peu naïve parce que c'est alors la manière de penser des adolescents dont je suis.

Quand je débarque du bateau, des femmes en fichu habillées de noir crient : «*Roumia, roumia*», le mot anglais *room* mis au pluriel grec et, en dix minutes, je négocie une couche dans le village. Dès la fin de l'après-midi, je suis lâché seul, sans identité visible, dans une faune hétéroclite d'Anglo-Saxons branchés, d'homos émancipés, et de personnages qui ont abandonné une vie bourgeoise pour vendre des colifichets ou leurs talents de masseurs. Dans les méandres de la ville aux maisons chaulées, avant d'arriver au Caprice Bar, dans une crique ravissante appelée la «Petite Venise», se trouve un autre établissement moins

snob, plus porté sur la bière que les cocktails : le Skandinavian Bar. Ce nom devrait faire fuir les Nordiques en quête d'exotisme, pourtant ils viennent en nombre – surtout «elles» en fait –, et les dragueurs de tous horizons sont au rendez-vous. On dit que la plupart des peuples ont vraiment compris leur appartenance à une nation à l'avènement de la presse, mais le tourisme a renforcé cette identité. Le jeu de la séduction «à l'aveugle» commence toujours par «*Where do you come from?*» et, au fil des rencontres, les garçons font référence aux filles non par leur prénom, mais par leur nationalité, «On voit les Italiennes d'hier?» ou «Tu crois que les Américaines vont repasser à la plage?».

La drague de rue peut être cruelle parce qu'elle est démocratique. Sans l'entremise de la famille qui met en avant les affinités sociales, l'approche est d'abord physique. Après on discute. Les histoires de milieux viennent en dernier. Et là-dessus, les Scandinaves sont avantagés : pas d'aspérité, une culture populaire forte grâce à ABBA et au look jean bleu/T-shirt blanc, comme un drapeau finlandais, donc une certaine accessibilité renforcée par leur connaissance parfaite de l'anglais. Cette uniformité est un trompe-l'œil mais, après des séjours répétés en Scandinavie, je n'ai toujours pas réussi à en dégager les nuances. Dans les îles grecques, cette identité «prêt-à-porter» permet une approche rafraîchissante des relations hommes-femmes, loin du jeu parisien si codifié.

Mes amis de virées, je les rencontre au hasard de ces aventures nocturnes, un peu comme dans les jeux vidéo où on peut appuyer sur le bouton « renfort ». Je deviens pote avec un Suisse en moule-bite zèbre, serveur au Gstaad Palace, l'hiver. Un type si éloigné de mon univers que notre amitié revêt une forme libre de tout jugement. Un autre gars, un Lillois, sort son Boombox sur la plage et passe en boucle les tubes du groupe Enigma, sorte de remix lancinant de chants indiens d'Amérique ou de moines bénédictins avec de la musique d'ambiance. Je suis extrêmement choqué d'apprendre qu'il vote Jean-Marie Le Pen, à une époque où c'est un tabou absolu. Il me le confie pour me convaincre qu'on peut tout se dire. Je ne réagis pas, car je connais le code des alliances estivales, et que la drague de rue consiste à se trouver des potes avec lesquels aimer les femmes sans s'encombrer de théories.

Pour me nourrir intellectuellement, mes lectures me suffisent, elles me sauvent de l'ennui tandis que j'attends qu'une belle fille s'asseye à portée de voix, et à laquelle je pourrai glisser une petite phrase inspirée, m'interdisant le « *Where do you come from?* » que je juge indigne du vrai séducteur. À drague de rue, poésie de rue ; depuis Villon, rien n'a changé.

Cette école de la vie était bien plus formatrice que le lycée. Elle m'apprenait l'humilité, à ne pas me croire meilleur qu'un lepéniste, qu'un provincial, ou que le gros lourdaud qui balançait des

«félicite tes parents pour tes beaux yeux», car ce genre de flatteries mal dégrossies accrochait davantage les oreilles des filles que mes aubades littéraires, lesquelles faisaient mouche sur une jolie Parisienne de la rue Soufflot, mais n'obtenaient qu'un froncement de sourcils épilés en arc d'une barmaid australienne. C'était une première vraie leçon d'efficacité littéraire.

L'honnêteté m'oblige à avouer que si je m'interdisais de juger mes fréquentations d'alors, c'est que, de manière inconsciente, je savais que je ne serais jamais confronté aux réalités qui les attendaient, ayant intégré que je n'aurais pas à travailler dur pour gagner ma vie. Dans ces conditions, je pouvais survoler la vie avec des potes de circonstance, des filles rapidement rencontrées, quittées – et qui parfois me quittaient encore plus vite.

[...]